

Ode au Québec

Vladimir Volkoff

Volume 8, numéro 1 (43), janvier–février 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30052ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Volkoff, V. (1966). Ode au Québec. *Liberté*, 8(1), 83–86.

ode au québec

Tout au bord de cette toile tissée rudement, rugueuse à l'ongle, rigoureuse à l'usure, raide aux plis, crissant à peine dans le silence, de cette toile rustaude, négligemment drapée d'un océan sur l'autre, grossière et rousse, au fil rêche, à la trame impériale, je me tiens, et mes doigts déjà froissent impatiemment mon pan de la toile et tirent ce pan à moi comme on tire une nappe — et tant pis pour la vaiselle impérieusement culbutée, — comme on tire une couverture — et tant pis

pour le bon coucheur — oui, déjà je me hausse sur la pointe des pieds et je scrute cette toile jusqu'à l'autre lisière, je détisse et je retisse

cette toile jusqu'au métier rustique, j'effiloche cette toile minutieusement

jusqu'au lin originel, et je respire son odeur crue, et j'y mords, dans cette toile

à quoi ma salive donne un goût de forêt amère et mouillée.

Lopin de forêt entrevue, dense indéfinie et prochaine, non pas "un bois", tache sombre sur une carte claire de l'ancien pays, mais "la forêt", toile sombre elle-même, tachetée d'éclaircies rares, vastes comme des provinces, petites comme des mouchetures sur la carte foncée,

la forêt comme on dit la mer, forêt-origine, forêt-Dieu, traversée d'écureuils faufiletés et de fantômes d'Indiens longtemps morts,

engloutie dans l'air argenté comme une ville debout sous un lac et donnant au ciel gris une fanfare qui se passe superbement de soleil.

Forêt claironnante de cramoisis, hurlante de verts drus, modulante de verts sages, tambourinante de cuivres, striée de percussions noires, forêt se mettant aux grandes orgues de ses ors jaunes de jeunesse.

La forêt n'est pas seule à nourrir la forêt; la ville la nourrit aussi. Entre deux idoles de béton sans âme, deux rubans de macadam striés par des bolides — yeux hagards derrière la convexité du pare-brise — entre deux chantiers, fosses communes et rectangulaires

offertes au vivant qui passe, jaillissent encore des bouquets de forêt,

témoins sveltes et dorés d'une terre ensevelie par les hommes.

Et la ville naïvement découpée par dominos approximatifs et sages, la ville qui ressemble à un champ perpendiculairement labouré, — mais qu'importe son plan dans le plan, à cette ville qui déjà se cabre

et bientôt va magnifiquement caracoler dans les géométries de l'espace ? —

la ville gît, neuve, rectiligne, parachutée dans le siècle, avec ses frontons sourcilleux, ses pelouses délibérément virginales, ses églises à la face terreuse, ses cafétérias savamment criardes, ses autobus au profil de bouledogue, ses numéros commençant par dix mille,

son fleuve invisible derrière son port gris, sa montagne rougeoyante, son cimetière aguichant-distingué à la manière d'un salon de thé, ses argousins patibulaires et corrects servant de monuments à ses rues,

ses banques solennelles à colonnes — on dirait des temples païens — et ses mendiants au cou noir trônant sur le perron de ses banques.

Hommes. La foule oscille. Les visages s'entrecroisent, visages d'une race nonpareille. Taillés à la serpe, pilés au pilon, les os saillent et s'aplatissent, meurtrissant la peau qui se tend. Les fronts se haussent et les nez s'avancent, tranchants comme des couperets, les joues affamées se déroberent sous les pommettes souffrantes et triangulaires,

les pommes d'Adam palpitent, les bouches sont fendues au couteau, bouches timides et modestes, lèvres pâles, sans gloutonnerie. Les yeux sont petits et profonds, comme les puits près des chaumières des pauvres.

Les poitrines sont larges, les bras noueux, les estomacs plats. Et tous ces visages sont barrés d'une tristesse deux fois inexpiable, la tristesse au goût rance du paysan; la tristesse au goût sûr du vaincu.

Femmes. Elles sont grises comme des faisanes, et maigres et riches et patoisantes;

elles gardent les coudes au corps; leurs mains sont puissamment innervées;

elles ont tenu la louche, la faucille et la houe des siècles durant, — il en reste du cal sur leurs doigts; — soufflé sur les cendres tièdes

des siècles durant — il en reste du rauque dans leur souffle; — allaité

des bûcherons humiliés des siècles durant — il en reste de l'orgueil dans leurs seins; — sauvé gardé humblement le parler d'une patrie infidèle,

transmis de la bouche à l'oreille et parfois de la bouche à la bouche le mot vert, le mot vieux, le mot noble, le mot vigilant et sacré, le mot qui est plus que le sang, car le mot est le sang de l'âme, — il en reste une dureté dans leur bouche, il en reste une tendresse dans leurs yeux.

Ils sont nés, ils sont morts, dans la langue royale de leurs pères oubliés;

ils l'ont maintenue; elle les a maintenus; elle est leur sève même et la crème de leur sang; ils la parlent, âpre, fumeuse, invaincue; ils la jettent dans les dents du vainqueur; ils la hurlent, la chuchotent, la gémissent;

ils l'emportent dans les plaines enneigées, ils l'enseignent aux chiens du pays;

*ils l'usent pour nommer l'arbre étranger et l'outil qui tue l'arbre
et l'outil dans l'arbre taillé, les montagnes, les brins d'herbe et
les pierres;*

*ils l'impriment à une terre soumise, la conquérant derechef par
le mot;*

*ils la crient quand l'amour s'échappe d'eux, instruisant par ce cri
l'âme nouvelle;*

*ils l'expirent dans un rôle de loyauté à la face narquoise de la
mort.*

*Sentinelle de fidélité ! Race méconnue et tristement rogue, je veux
guetter sur ton visage le sourire débonnaire de tes ancêtres.*